Document generated on 04/18/2024 10:56 p.m.

Québec français

Les petits bonheurs

Gilles Perron

Number 145, Spring 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/47323ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Perron, G. (2007). Review of [Les petits bonheurs]. *Québec français*, (145), 99–100.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les petits bonheurs

par Gilles Perron

Voix croisées
Luc De Larochellière
Les Disques Victoire, 2006

Pour ses 20 ans de carrière et après six albums, Luc De Larochellière propose une première compilation de ses chansons. Mais plutôt que de simplement réunir ses principaux succès sur un disque, il a choisi de les réenregistrer en sollicitant, pour chacune des chansons retenues, des artistes différents, leur demandant de croiser leur voix avec la sienne. Certains duos, inattendus, sont de véritables bijoux, en particulier celui avec Gilles Vigneault pour « Si fragile ». La chanson, avec les superbes arrangements classiques de Bruno Fecteau, convient à merveille au registre de Vigneault. D'ailleurs, il faut souligner la justesse des choix effectués par De Larochellière : « Cash city » avec le riche Francis Cabrel, « La route est longue » avec l'immigrante Lynda Thalie, « Six pieds sur terre » revue à la manière country-rock de Vincent Vallières, « Sauvez mon âme » avec le Montagnais Florent Vollant. Il y a aussi Daniel Boucher (« Amère America »), Pierre Flynn (« Le mur du silence »), Laurence Jalbert (« Si j'te disais reviens »), Les chiens (« Elle voulait que j'lui écrive »), Michel Rivard (« Pour en finir (avec la nuit) »), Sylvie Paquette (« Chinatown blues ») et Motus 3F (« Monsieur D. »). Tous ces artistes aux registres variés reprennent fort bien à leur compte les chansons, faisant le plus souvent eux-mêmes réalisation et arrangements afin de mieux se les approprier. De Larochellière s'efface comme auteur pour mieux laisser vivre ses chansons, par la rencontre de sa voix avec celles des autres. Ce disque est une belle occasion de renouer avec le répertoire du trop discret Luc De Larochellière, et de faire revivre des chansons qui mériteraient d'être plus souvent entendues.

L'étreinte
Miossec
Play it again Sam, 2006

Christophe Miossec, qui fait carrière sous son patronyme seulement, en est déjà à son sixième album en une douzaine d'années. Alors qu'il a fait sa marque, dès son premier disque (*Boire*, 1995), avec des chansons désabusées, presque désespérées, le ton de *L'étreinte* est un peu moins sombre, en apparence du moins, que certains des albums précédents, mais Miossec y demeure malgré tout le chantre de nos angoisses quotidiennes, avec son phrasé saccadé qui fait contrepoids à des musiques plus enjouées. *L'étreinte* est certainement l'un de ses meilleurs disques. La chanson d'ouverture est représentative du paradoxe qu'il cultive, racontant, avec des chœurs plutôt légers et joyeux, la déchéance morale d'un homme ayant perdu son emploi et en voie de tout perdre dans sa dérive : « J'ai perdu la foi j'ai perdu le charme ° Ne me secoue surtout pas car je suis plein de larmes ° J'ai perdu la force de prendre les armes ° J'ai perdu la foi j'ai perdu mon âme » (« La facture d'électricité »). Il n'y a que Missoec pour parler ainsi de la mélancolie : « La mélancolie c'est communiste ° Tout le monde y a droit de temps en temps ° La mélancolie n'est pas capitaliste ° C'est même gratuit pour les perdants » (« La mélancolie »). Chez lui les amours sont tristes (« Quand je fais la chose », « La grande marée »), puisque de toute façon, comme il le chante sur ce texte qu'il avait offert à Daran (*Pêcheur de pierres*, 2003), « L'amour c'est plus lourd que l'air ° Pas forcément nécessaire ° Et parfois même ça rend idiot » (« L'amour et l'air »). Plus conforme à sa propre manière, le texte qu'il chante sur son disque est plus pessimiste que celui qu'a enregistré Daran, alors que tout le positif en est disparu : Daran concluait que l'amour, « c'est beau », là où Miossec prévient plutôt qu'« On peut même y laisser sa peau » ! Malgré tout, il ferme son

disque avec une chanson toute simple, tournée vers l'imaginaire porteur d'avenir, et adressée à un enfant : « Bonhomme ». L'espoir serait-il donc permis ?

Les îles flottantes
Sylvie Dumontier
Les Disques Petite Plume, 2006

Les enfants – et leurs parents – connaissent déjà Sylvie Dumontier, qu'ils appellent Shilvi. Mais son dernier album n'est pas pour eux. Délaissant l'univers des petits, Sylvie Dumontier choisit, pour son premier essai en territoire adulte, un chemin peu fréquenté dans la chanson québécoise : la chanson jazz. Et elle le fait avec conviction et talent, écrivant textes et musiques, dans le registre du « smooth jazz » (un jazz accessible, au rythme plus tranquille). Il y a, dans ses *Îles flottantes*, toute l'atmosphère mélancolique du genre, qui vient enrober des portraits, des petits moments d'intimité écrits avec un constant souci de la musique des mots : « Ne m'e-mail pas ° Ne m'emmêle pas ° Dans des fils virtuels ° Moi qui mêle même ° Ceux qui sont bien réels » (« Ne m'e-mail pas »). Petites joies, petites tristesses, il y a une sorte d'égalité d'humeur dans ce disque qui en assure l'unité, même dans cette chanson qui pourrait être plus agressive, ou une femme exprime son aversion pour un homme qui fait souffrir son amie (« J'vais m'gêner »). Le ton reste à la confidence, à la nostalgie de ce qui a été ou de ce qui aurait pu être, comme dans « Hôtel Prague » (« De ces deux ou trois jours ° Il reste de vagues images ») ou encore « Ma petite résiliente » (« J'ai retrouvé tes lettres ° Dans une boîte à chaussures ° Que je gardais peut-être ° Pour trouver la fissure ° Qui a laissé la nuit ° Se répandre dans ta vie »). Pour qui aime le jazz et la chanson, *Les îles flottantes* est un beau disque comme on en fait rarement chez nous.

Confiance
Michel Rivard
Spectra, 2006

Michel Rivard n'avait pas sorti de disque depuis 1998 (exception faite d'enregistrements en spectacle). Pour qui aime le Rivard heureux qui s'affiche en chansons depuis *Le goût de l'eau* (1992), l'attente en aura valu la peine. Intitulé *Confiance*, ce nouvel album respire la sérénité de l'artiste, mais une sérénité qui s'inscrit bien plus dans la confiance du titre que dans la certitude absolue de celui qui serait à l'abri de la vie. Portés par une guitare tranquille, les textes de Rivard font volontiers dans la nostalgie, bien qu'il s'en défende : « c'est pas une chanson nostalgique ° aucun message philosophique ° c'tait juste un crime de beau bicycle » (« Robinoude »). Entre hier et aujourd'hui (« j't'aime comme t'étais ° j't'aime comme tu es là » – « Photo dans ma tête »), entre aujourd'hui et demain (« entre la femme qu'elle sera ° et celle qu'elle est déjà » – « Seize ans déjà »), Rivard exprime malgré tout une confiance inquiète, celle de l'homme heureux qui craint de perdre ce qu'il a : « si par malheur un vent mauvais ° venait à souffler sur toi ° j'ouvrirais mes bras en croix ° et je me planterais là ° entre ce vent et toi » (« Si, par malheur... »). Mais toujours cette confiance est là, cet optimisme rassurant, dans le serment d'amour de « J'te dis oui » comme dans la recherche d'absolu dans « Le beau grand jamais vu », un absolu (« quelque chose de plus grand que moi ») qui pourrait passer par le pays à faire : « j'ai un pays qui branle dans le manche de ma guitare ° un grand pays qui branle dans le manche de ma guitare ° j'ai encore un accord à trouver ° avant qu'il soit trop tard ». *Confiance*, c'est Michel Rivard tel qu'en lui-même, un poète qui rêve d'être emporté, enfin, par le « torrent fabuleux » (« Rivière »).

Les vendredis
Stéfie Shock
Disques Atlantis, 2006

Stefie Shock a un style unique dans la chanson québécoise. Sa belle voix chaude glisse sur des airs le plus souvent pop, arrangés au synthétiseur, qui semblent étrangement sortis d'une autre époque. Mais, comme je le disais de son précédent disque (*Le décor*, 2003, c'est de la pop intelligente (ce n'est pas si fréquent !), marquée par une musicalité personnelle et des textes aux sonorités évocatrices, bien ficelés. Avec *Les vendredis*, ses chansons, bien que toujours rythmées, se font un peu moins dansantes, sauf pour la première, « Pixels flous », qui devrait faire le bonheur des disc-jockeys. Il se fait parfois plus rock (« Cent mille raisons d'être mortels », « Les vendredis »), mais un rock agréablement suranné, encore mâtiné de pop à la manière française (il reprend d'ailleurs « Savoure le rouge », d'Indochine). Sans donner dans la chanson engagée, Shock se fait parfois inquiet, se laisse aller au spleen revendiqué dans le premier album (*Presque rien*, 2000), se veut observateur du monde dans le reggae électronique de « Geyser » : « Un geyser de sang de guerre ° Peut faire rougir tout l'univers »). Malgré tout, qu'il évoque « L'âme perdue » ou la « Chute libre », la recherche du « Nirvana » ou le rêve transformé en « Scalpel blues », ses rythmes, d'inspiration latine ou pop-rock, permettent de rêver que la musique adoucit vraiment les mœurs.